

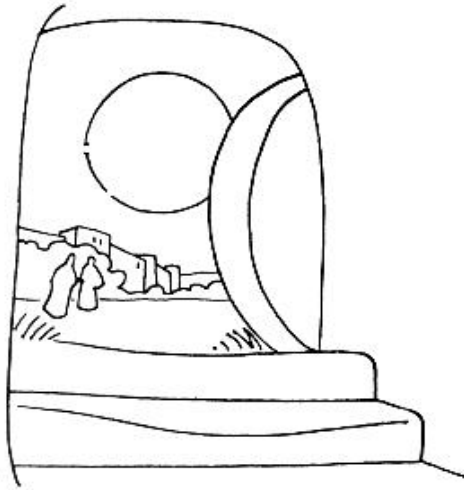
La Lettre de Notre Dame de la Gare

Internet : www.ifrance.com/notredamedelagare

Mail : nddelagare@ifrance.

Sommaire

- ◆ **ÉDITORIAL** (*Jean-Michel Tesseron*)
- ◆ **DE LA MORT À LA VIE** (*Denise Ackermann*)
- ◆ **DROIT DE VIVRE ET JOIE DE VIVRE**
- ◆ **UNE HISTOIRE BELGE** (*Ghislaine Crozier*)
- ◆ **FAISONS VIVRE LA DÉMOCRATIE**
- ◆ ***DOSSIER : Le sacrement de réconciliation***
- ◆ **PROPOSITIONS DU GROUPE DE LECTURE**
- ◆ **LES MÉDIAS CHRÉTIENS À PARIS**
- ◆ **CINÉMA** (*Germain Beyler*)



Éditorial

Naissances multiples à Notre Dame de la Gare

On ne naît pas tout seul ! Ces mots, qui résument pour Vincent Flamand le chemin parcouru jusqu'à son ordination diaconale toute récente, font écho à ceux de Jésus : "*il vous faut naître d'en haut*" (Jean 3,7).

Si, comme Nicodème, nous avons sans doute parfois du mal à voir comment cela peut se faire, les témoignages des 12 heures pour Dieu illustrent à travers des réponses incroyablement nombreuses et variées qu'on est tiré par le haut pour renaître en répondant tout simplement à la question fondamentale de Jésus : "Et vous, qui dites-vous que je suis ?".

La communauté du Lien nous manifeste comment des actes simples, vécus au cœur du quartier, constituent pour autant de vrais trésors de solidarité qui permettent de repartir pour une nouvelle vie.

Denise Ackermann nous décrit aussi la très belle naissance de la croix qui va rejoindre bientôt dans notre église la chapelle du Saint-Sacrement. La conception de cette croix s'étend à la fois dans le temps, en remontant à 1987 et même jusqu'au XIII^{ème} siècle, et dans l'espace, avec Assise, Ravenne et l'Afrique. Belle illustration par l'art de nos chemins humains qui se croisent et se consolident les uns et les autres, pour des naissances et renaissances permanentes dans la foi.

Renaître implique de savoir mourir à quelque chose. Cette question est souvent difficile, et certains des plus âgés d'entre nous souffrent

encore peut-être des sentiments de culpabilité que des pratiques de confession avaient pu développer, jusqu'au renouveau apporté par le concile Vatican II. Mais le repli sur soi et la rupture de l'harmonie entre l'homme et Dieu restent des possibilités auxquelles nous sommes confrontés, et qu'il faut regarder en face. Le dossier sur le sacrement du pardon nous rappelle comment, au fil des homélies du temps de carême, les prêtres nous ont aidés à entrer dans le discernement du péché et dans la démarche de conversion, qui donne la force de renaître pour revivre selon l'amour de Dieu.

Ainsi, cette *Lettre de Notre Dame de la Gare* fourmille d'échos d'une communauté en route auprès d'un Christ qui se fait tout proche : à travers les bouleversements, les déchirures et les découvertes, un désir qui se cherche et se révèle patiemment au fil des années.

En refermant ce numéro, comment ne pas s'associer aux disciples d'Emmaüs pour dire, en repensant aux témoignages présentés dans les articles : "notre cœur ne brûlait-il pas en nous tandis qu'Il nous parlait en chemin ?"

Bonnes fêtes de Pâques !

Jean-Michel Tesseron

J

De la mort à la vie

Histoire de la naissance d'une croix

Ceux qui viennent quelquefois prier dans la chapelle du Saint Sacrement de Notre Dame de la Gare ont pu voir depuis quelques semaines un poster d'une miniature alsacienne du XI^{ème} siècle où le Christ est représenté sur la croix verte, « un arbre de vie », avec Marie et Saint Jean.

Bientôt ce poster sera remplacé par une croix de grande dimension (1m de haut) qui essaiera aussi de suggérer, comme cette miniature, que la croix est un lieu de vie et de résurrection.

Je partage avec vous l'histoire de sa naissance.

D'abord un mur nu et quelque peu délabré derrière le prêtre qui célèbre dans cette chapelle alors que j'ai l'expérience de ce qu'apporte dans d'autres lieux la présence d'une icône du Christ ne faisant qu'un, dans notre regard, avec le prêtre élevant l'hostie ou le calice.

J'avais souvent rêvé d'une grande croix dans le style byzantin, en harmonie avec l'icône de la Mère de Dieu déjà présente et la couleur des vitraux. Mais elle aurait fait double emploi avec un Christ de bronze qui était là, tout près du tabernacle sur lequel il profilait son ombre, semblant unir ce mystère de mort à la vie.

Il s'est trouvé qu'en novembre dernier, cette croix de bronze a dû rejoindre l'autel principal de l'église, la croix antérieure ayant été détériorée. Il fallait alors une croix pour la chapelle et le père Philippe Desgens, venu

voir une exposition d'icônes que j'avais faite en février de l'année passée et où se trouvait une croix, m'a demandé avec délicatesse ce qu'il serait possible de faire ?

Je n'ai pas eu une seconde d'hésitation. Cette croix était déjà présente en moi, je l'avais souvent imaginée derrière le célébrant. Je savais déjà qu'elle serait primitive, ambiance XIII^{ème} siècle, comme l'icône de la Mère de Dieu inspirée d'une Vierge de tendresse qui est dans la cathédrale de la Dormition du Kremlin de Moscou. En harmonie aussi avec les couleurs chaudes des vitraux traversés magnifiquement par la lumière du jour ou du soleil couchant ; et qu'elle serait sans or, contrairement à mon habitude.

Il me paraissait donc impossible d'évincer cette proposition malgré le labeur de longues semaines qu'elle engendrerait.

A l'œuvre donc...

C'est déjà une gageure de trouver au cœur de Paris un morceau de bois de cette dimension (il viendra d'Afrique), de le faire découper et sculpter selon ce que je souhaite car j'ai en mémoire la forme d'un crucifix italien du XIII^{ème} siècle attribué au « Maître des crucifix bleus » d'Assise où sont présents Marie et Saint Jean.

Mais l'attitude du Christ sera différente.

J'ai été très impressionnée, lors d'un voyage à Ravenne où tout baigne dans le VI^{ème} siècle, de ne voir partout sur les voûtes et les murs en mosaïques, que des croix d'or sans Christ. Des spécialistes m'ont laissé entendre que le supplice du Christ était encore trop proche pour le représenter et qu'on pouvait seulement alors glorifier la croix comme instrument de notre salut.

Le temps passe et jusqu'au XII^{ème} siècle, on représente le Christ sur la croix souvent verte en signe de vie et de renaissance mais toujours avec les yeux ouverts, dans une ambiance non de mort mais de vie : « *Ma vie, nul ne la prend mais c'est moi qui la donne...* », et c'est plutôt la divinité du Christ, même dans la mort, qui est signifiée. C'est cette époque - siècle d'or des icônes - que j'ai choisie comme inspiration.

Dans les siècles suivants, pour attester que le Christ est vraiment homme, on rappellera avec plus de réalisme les souffrances de son corps et nous avons un témoin de cette

tradition par le grand Christ de Serraz qui nous crie la douleur de son humanité, à gauche de l'entrée de la chapelle du Saint Sacrement. Et aussi par la Piéta du fond de l'église où Marie accueille dans ses bras compatissants tant de misère du monde, témoins tous ces petits lumignons toujours présents. Peut-être faut-il déposer dans le cœur de Marie tous ces fardeaux trop lourds pour ne pas rester au seuil de cette église mais faire ce chemin vers la chapelle où nous attend le Christ vivant et ressuscité. Je crois que je peux dire que c'était un des souhaits du père Robert Jorens lorsqu'il a désiré l'icône de la Vierge dans cette chapelle avant son départ en 1987.

Le Cardinal Joseph Ratzinger rappelait dans un article récent de « La Croix » qu'une église est normalement orientée vers l'est, le soleil levant, le Christ qui vient nous rencontrer. Comme il est impossible de changer la disposition de nos églises, il suggérait que « la croix peut très bien se substituer à l'orient... On devrait toujours au moins orienter visiblement toute la communauté vers un crucifix... les regards doivent se concentrer sur le Christ. »

C'est ce que nous allons pouvoir faire avec cette croix.

Cette nouvelle croix est une icône. Elle a bien sûr ses règles de fabrication empruntées aux techniques du XII^{ème} siècle : on peint sur

du bois enduit, avec des poudres de couleurs et du jaune d'œuf comme liant. On ne fait pas son œuvre, on essaie de transmettre l'Évangile et on entre dans une tradition où même les couleurs sont en partie déterminée car chaque personnage doit être reconnaissable et émerger des ténèbres à la lumière par des couches de peinture successives. Mais l'icône a surtout une fonction qui la distingue de toute autre représentation ou œuvre d'art. Elle est faite pour rendre présent le mystère et faire entrer en relation avec le personnage représenté. Elle nous dit la beauté, la bonté de Dieu et nous invite à le rejoindre. Ce n'est pas nous qui lui adressons nos prières mais c'est elle qui vient nous rejoindre. Le point de fuite est notre cœur.

Il faut se battre avec toutes ces données mais surtout rester disponible et expérimenter, en réalisant cette icône, que tout est donné au jour le jour, à condition qu'on se retire un peu à l'écart pour être comme immergé dans cette recherche.

J' ai essayé de partager avec vous un peu du secret de la naissance de cette icône, mais la tradition que j'aime respecter demande qu'une icône ne soit jamais signée. Elle est au service de la liturgie pour rendre présent le mystère. Alors oubliez vite l'auteur. Elle est à vous, laissez-la faire son travail. Comme auprès d'un visiteur précédent qui témoignait : « Le Christ en croix vous regarde jusqu'à vous transpercer le cœur de compassion... On l'entendrait murmurer : *« Pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font.»* Et venez expérimenter ce qui sera dit dans la formule de bénédiction lors de son installation : « Que tous ceux qui s'en approcheront avec vénération obtiennent santé, sanctification et bénédiction . »

Denise Ackermann

**L'icône de la Croix du
Christ sera solennellement
installée
et bénie dans la chapelle**

Droit de vivre et joie de vivre

Arrêt "Perruche" et premières expériences de clonage humain, recherches et réussites dans la thérapie génique. Autant d'informations souvent associées mais pourtant très différentes. D'un côté, les forces de la mort, l'indignité, la violence absolue faite aux hommes et au projet de Dieu. De l'autre, le seul espoir de guérison possible de maladies graves, de vivre tout simplement. Ne mélangez pas tout ...

Ceci dit, "parti prenante" puisque moi-même malade, les premières m'ont pour tout dire bouleversée. Et si, un jour, quelqu'un comme moi ou tout autre "mal portant" n'avaient plus le droit de vivre ? Avouez que la question est un peu brutale. Je pense aussi à toutes les réflexions qu'entendent déjà enfants et parents d'enfants "différents"...

Chrétiens, nous sommes appelés à refuser de toutes nos forces ces évolutions. Cela n'est pas facile et c'est sans doute pour cela que j'ai eu envie en toute simplicité de témoigner. Mais pas toute seule. Trop, trop dur. Et quoi dire ?... Donc, avec l'appui et à la lumière de la courte (et si proche !) Épître de Saint Paul aux Philippiens.

Pour commencer, un éclairage (il s'agit bien de lumière !) sur les motivations de nos soi-disant "sauveurs" de laboratoires. Pourquoi ne pas pointer leurs vérités. Argent, pouvoir ... Le dire n'enlève en rien nos propres péchés !

Beaucoup, en effet, je vous le disais souvent et le redis maintenant en pleurant, se conduisent en ennemis de la croix du Christ. Leur fin sera leur perdition ; leur dieu, c'est leur ventre, et leur gloire ils la mettent dans leur honte, eux qui n'ont à cœur que les choses de la terre.
(Ph.3, 18-19).

De nouvelles lois viennent en France d'être votées, limitant les "excès" (!) de nos juges, médecins et chercheurs. Tant mieux et rendons grâce ! Mais rien n'est fini. Confiance alors que les lendemains font peur et là, la prière comme en parle ici Saint Paul...

"Ne soyez pas inquiets de rien, mais, en toute occasion, par la prière et la supplication accompagnées d'action de grâce, faites connaître vos demandes à Dieu." (Ph. 4,6)

Oui, et au total dans la joie de Pâques, c'est bien de la vie dont il s'agit, en abondance pour tous ...

Joie de vivre et de la dire !

Agissez en tout sans murmures, ni réticences...
vous qui portez la Parole de la vie.
(Ph.2, 14-15)

Une paroissienne

Une histoire belge...

Vincent FLAMAND - qui est wallon ! - est arrivé un jour d'octobre 2000 dans notre paroisse. Participant dans plusieurs groupes, il accompagne - entre autre - des enfants du catéchisme depuis presque 2 ans.

Ghislaine : Quel est ton parcours qui t'a mené jusqu'à nous ?

Vincent : Né à Verviers en mars 1972 - mille neuf cent septante deux ! - j'ai eu la chance de « faire mes primaires » - comme on dit chez nous - à l'école où Maman était prof. de math., une école très populaire où j'ai découvert un milieu tout à fait mélangé, tant au niveau des situations sociales que des nationalités. Aujourd'hui, pour moi, cette expérience reste décisive car elle m'a vacciné contre toute idéologie raciste (comment le devenir quand les potes s'appellent Ali ou Salvatore ?) et m'a empêché de sombrer dans le snobisme et l'élitisme qui étaient assez présents dans le collège où je suis allé ensuite, pour étudier le latin et le grec. Après ces années où j'ai commencé à me poser énormément de questions (trait de caractère que j'ai gardé, comme tu le sais Ghislaine !) et lié d'amitiés profondes, je suis entré à l'université de Liège pour faire des études de philosophie et ensuite d'histoire du christianisme. Ce furent des années de profonds bouleversements, de déchirures et de découvertes, dont je n'ai pas le temps de parler ici, ce serait trop long ! Mais j'ai compris qu'il n'y a pas un avant et un après mon entrée dans l'Église mais un désir qui se cherche et se révèle patiemment au fil des années. En 1997, grâce à la découverte de personnalités de feu comme Luther, Jean de la Croix ou Thérèse de Lisieux, le christianisme que je voyais uniquement comme la recherche désespérante de la sécurité par l'invention anesthésiante d'un Dieu qui comble nos manques, m'est apparu sous un jour nouveau : une fantastique possibilité offerte à mon désir d'aimer, de

grandir sans cesse, la rencontre d'un Dieu inattendu, toujours à découvrir et à aimer davantage dans le mystère de notre humanité et le respect du chemin de tout homme. Je suis donc entré, à la stupeur de mes proches (qui depuis lors ont eu le temps de s'en remettre et sont souvent devenus de formidables soutiens), au séminaire de Liège en septembre 1997. Je suis arrivé à Paris pour terminer ma formation de 2 ans en théologie à l'Institut catholique. Résidant au séminaire des Carmes au début de mon séjour, je vis aujourd'hui à plein temps à la paroisse avec vous tous et, crois-moi, j'en suis très, très heureux !

Le plus beau cadeau reçu en ce jour fut de ressentir que les gens présents désiraient que je sois pour eux, avec eux et grâce à eux, un jour prêtre.

Gh : Samedi 22 décembre 2001, 17 h 00, à quelques lieues de Liège, dans un village, tu pénètres dans l'église. Ta famille, tes amis belges et français, les paroissiens sont là malgré la tempête de neige. A quoi ou à qui pensais-tu à ce moment là ?

Vincent : Oh, tu sais, à ce moment là, je te l'avoue, je ne pensais pas trop ! Je me suis senti pris dans un mystère de communion qui me dépasse, entouré par l'affection et la tendresse de tous ceux et celles qui sont pour moi des soutiens dans la vie quotidienne et sans l'amour desquels je ne serais jamais devenu celui que je suis aujourd'hui. Ce qui m'a frappé en entrant dans l'église, ce sont les visages de tous ces gens venus là pour m'entourer, la chaleur humaine (et peut-être aussi tout simplement physique, il faisait si froid dehors !) qui se dégageait de cette petite église d'Aywaille. « On ne naît pas tout seul » : voilà peut-être la phrase qui approche le plus ce que j'ai ressenti ce 22 décembre à 17 h.

Gh : Dans la liturgie diaconale quels sont les gestes, les paroles qui t'ont touché et pourquoi ?

Vincent : Ce qui m'a le plus ému, ce sont les petits mots que Bernadette et toi avez adressés à l'évêque, au nom des communautés qui m'ont côtoyé, pour lui demander de m'ordonner diacre. Ces mots sont pour moi les symboles les plus beaux d'un mouvement que j'ai ressenti durant toute la cérémonie et qui m'a profondément touché : celui de faire partie d'un peuple en marche, de participer à une communion bien plus vaste que celle de nos appartenances (une communion de personnes qui cheminent toutes ensemble et non une séparation de type croyants/incroyants).

Gh : Etre diacre, qu'est ce que cela signifie dans ta vie ?

Vincent : Pour moi, ce moment du diaconat est capital car c'est le moment de l'engagement. Tu dis OUI à ce formidable souffle d'amour qui te dépasse, tu t'en remets à cette relation fondamentale qui oriente et donne sens à toute ta vie. Je n'ai absolument pas l'impression d'être « plus » que les autres, d'avoir franchi un échelon de la pyramide de la sainteté qui m'éloignerait des préoccupations du « commun des mortels » ! Au contraire : j'espère que ce OUI au Dieu des pauvres que nous sommes tous m'aidera à être davantage et mieux plongé au cœur de la vie des hommes d'aujourd'hui.

Gh : Question fondamentale ! Pourquoi être prêtre dans l'Église d'aujourd'hui ?

Vincent : Parce que je continue à croire que ce sera, dans le respect de ce que je suis, la manière la plus heureuse pour moi de mettre l'amour au monde.

Vincent sera ordonné prêtre en la cathédrale de Liège le 23 juin à 14 h. C'est dans notre paroisse qu'il célébrera sa première messe. Puis il rejoindra son diocèse liégeois... Bienheureux ceux qui le rencontreront ! Le jour de son ordination diaconale j'étais assise entre **Eric**, lazariste qui sera ordonné diacre le jour de l'Ascension et **Germain** qui sera bientôt appelé....

L'Église a besoin de pasteurs comme eux.

Ghislaine



Faisons vivre la démocratie

Le Conseil permanent de la Conférence épiscopale française a publié récemment une déclaration intitulée « La vie politique nous concerne tous » en vue des prochaines échéances électorales.

La vie politique nous
concerne tous !



"1. Notre pays va vivre deux échéances électorales majeures. Comme évêques, nous tenons à réaffirmer que la vie politique engage la responsabilité de tous. Ne réduisons pas le débat à une dénonciation des affaires, aux attaques sur les personnes, à la gestion de l'immédiat.

Notre pays vaut mieux que cela. Même imparfaite, la démocratie est une chance offerte. Ne manquons pas de la saisir. Faire de la politique, c'est débattre et agir pour un vivre ensemble dans la nation et dans le monde.

2. Ces élections donnent l'occasion de réfléchir sur ce que nous avons à réaliser pour le bien de tous : organiser la vie politique, donner un cadre à la vie économique, réguler la vie sociale, protéger les citoyens, faire régner la justice, mettre en place plus de solidarité, permettre de faire face à l'avenir et proposer un développement durable qui préserve l'environnement.

Pour mettre en oeuvre de tels objectifs, les élus ont un rôle essentiel à jouer. Cela exige d'eux un souffle, un idéal et le courage de poursuivre des projets à long terme.

3. Certains de nos concitoyens pensent que l'avenir est déjà décidé et qu'il est sans eux. Ce soupçon dévalue la vie politique. La plupart des français aspirent cependant à un monde juste et pacifique : à eux d'y contribuer par leur participation aux votes.

4. L'enjeu de ces élections dépasse notre seul pays. En particulier, la construction de l'Europe, forte de son héritage humaniste et religieux, ne prendra toute sa dimension qu'en ouvrant aux plus pauvres de la planète des perspectives de développement réel. La politique française ne se limite pas à nos frontières. La solidarité avec les pays pauvres ne doit donc pas être absente du débat électoral.

5. En participant aux débats et aux votes, faisons vivre la démocratie. Celle-ci appelle l'expression et l'apport de chacun. Pour notre part, au nom de la foi et de la conception de l'homme qui nous animent, soyons particulièrement vigilants à ce qui touche la dignité de la personne humaine, le soutien de la famille et la lutte contre toute exclusion.

Les chrétiens reconnaissent dans la politique une forme éminente de la charité. Comme nous l'écrivions en 1999, nous réaffirmons : « La politique est une activité noble et difficile. Les hommes et les femmes qui s'y engagent, ainsi que tous ceux qui veulent contribuer au "vivre ensemble" méritent notre encouragement. » ("Réhabiliter la politique")

Le Conseil permanent de la Conférence
épiscopale française

DOSSIER

Le sacrement de réconciliation

Le sens du péché

Nous, prêtres et confesseurs, rencontrons souvent des "pénitents" qui reconnaissent : "je suis pécheur", mais qui ont beaucoup de mal à identifier le péché dans leur vie, à exprimer la réalité précise de leur péché et donc à le dénoncer. On peut se demander si ce constat ne trahit pas une sorte de perte de sens du péché.

Lorsque l'on va chez le médecin, il faut dire là où ça fait mal pour que celui-ci puisse établir le diagnostic et prescrire le remède approprié. Dans la confession, c'est un peu la même chose : il faut pouvoir dire "où ça fait mal" pour recevoir de Dieu le pardon et la guérison.

Tentons quelques pistes de réflexion pour aider à ce discernement.

Le péché est un désordre.

Le texte de la création, au Livre de la Genèse, nous présente l'acte créateur de Dieu comme une mise en ordre au sein d'un chaos initial. Dieu met une harmonie, une intelligence ordonnatrice dans un "tohu-bohu". Le péché d'Adam et Ève introduit un désordre dans cette création belle et bonne : Adam se retourne contre Ève, celle-ci se retourne contre le serpent, ensemble ils se retournent contre Dieu... et les conséquences de leur péché sont présentées comme une régression dans l'ordre voulu par Dieu.

De même notre péché introduit un désordre dans notre vie. Lorsque nous faisons le mal, nous ne savons pas tout le mal que nous faisons : une pierre que l'on jette dans l'eau décrit des cercles concentriques qui s'étendent à l'infini, de même le péché est une onde de choc dont nous ne pouvons mesurer la portée. Seule la lumière du Christ peut nous en révéler la gravité et l'ampleur. Le péché est toujours une forme de régression spirituelle.

Le péché est un désordre parce qu'il compromet ma relation à Dieu et aux autres.

Lorsque l'on n'est pas en paix avec Dieu, on l'est rarement avec son prochain... et réciproquement. L'exigence de la réconciliation nous aide à retrouver un équilibre relationnel avec Dieu et avec nos frères.

Le péché est une désobéissance

Dans le désert, après la sortie d'Égypte, éprouvant la faim et la soif, le peuple hébreu s'en prend à Moïse : il en vient à regretter son esclavage passé plutôt que de s'abandonner, dans la confiance, à Dieu qui pourvoit. Il nous arrive de préférer l'esclavage du péché à la liberté des enfants de Dieu. C'est dans ce contexte que Dieu donne sa Loi, la Parole de Vie. Véritable colonne vertébrale de la foi d'Israël, les commandements deviennent la norme qui éclaire la conscience de chacun, la guidant sur un chemin de sainteté. Plus qu'une succession d'interdits ces paroles se présentent comme l'expression de la volonté divine en ce qui concerne notre relation à lui et nos relations mutuelles à nous les hommes. Dans le Sermon sur la montagne, le Christ dira l'accomplissement, en sa personne, de cette Loi divine.

Le propre du péché est de nous rendre aveugle et d'endurcir le cœur.

La Parole de Dieu vient rendre la lumière au cœur enténébré. Une saine culpabilité rend possible l'éducation de la conscience.

Le péché est un refus d'amour

Le péché est un refus d'amour parce que Dieu est amour.

Le péché, c'est mettre Dieu comme à distance de nous mêmes, c'est vouloir faire notre vie sans lui. Revenir vers lui, demander pardon, c'est lui permettre d'exercer sa paternité à notre égard. Si le fils prodigue n'était pas revenu, il n'aurait jamais su à quel point il est aimé par ce Père dont il a voulu se séparer.

Lorsqu'une personne nous a fait du mal, nous avons tendance à ne plus voir en elle que cela : nous la réduisons au mal qu'elle nous a fait. Dieu n'est pas ainsi, il ne se laisse pas fasciner par notre péché, il voit au-delà, il voit plus grand. Dieu ouvre un avenir là où nous construisons un mur. "*Si ton cœur te condamne, souviens-toi que Dieu est plus grand que ton cœur*", dit saint Jean.

Faire l'expérience de l'amour de Dieu, c'est permettre un progrès spirituel. L'amour guérit ce que nous sommes impuissants à changer par nous-mêmes. Sinon nous sommes guettés par la désespérance, désespérance de Dieu de nous-mêmes.

Confesser mon péché, c'est avant tout confesser l'amour de Dieu qui me sauve. La démarche relève d'un acte de foi : désormais le péché n'est plus une fatalité, le Christ nous a sauvés. Et même si nous sommes encore dans le combat spirituel, nous pouvons recevoir dans le sacrement du pardon, les arrhes de sa victoire finale sur toutes les forces du mal. En nous révélant l'infini de son amour, Dieu nous révèle aussi la beauté de notre vocation baptismale. Pécheurs pardonnés, nous sommes invités à témoigner de la puissance d'amour de "celui qui nous a appelés des ténèbres à son admirable lumière".

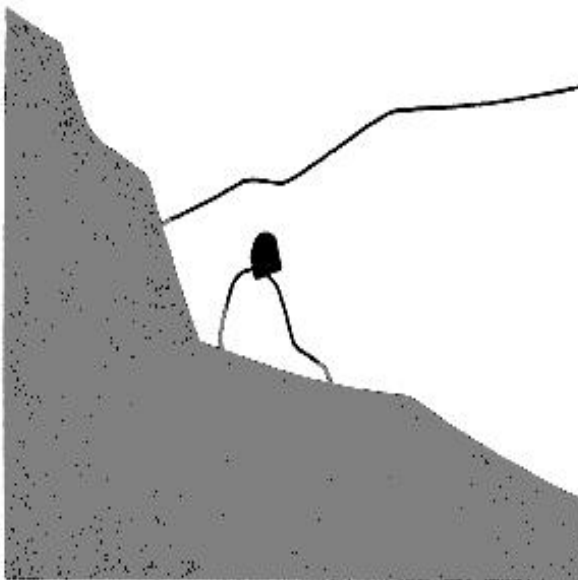
Philippe Desgens

Si tu es le Fils de Dieu !

En parcourant l'Évangile d'aujourd'hui (Mt 4, 1-11), il me revenait à l'esprit une réflexion souvent entendue : « C'est facile pour Jésus d'être tenté, puisqu'il est sans péché, il ne risque pas de tomber ! C'est plus difficile pour nous, voir impossible, de résister à la tentation, puisque nous sommes pécheurs ! »

Ce passage de l'Évangile ne veut pas simplement décrire la perfection du Christ. À travers cet épisode, l'évangéliste veut nous montrer une manière de nous connaître nous-mêmes, et une manière de connaître Dieu.

Le fond du décor, c'est le désert de Judée : ce n'est pas un désert de sable, mais un désert de pierres, l'environnement est très minéral, quelquefois chaotique. C'est un lieu austère, un lieu où il faut combattre pour vivre. Les personnages sont Jésus d'une part, et d'autre part, cet étrange interlocuteur, nommé de quatre manières différentes en dix versets. L'action n'est pas un combat physique, mais une joute oratoire. L'argumentation de cette joute n'est pas un raisonnement abstrait, mais la Parole de Dieu dans la Bible.



JFK

Il reste 40 jours au désert, tenté par Satan...

L'évangéliste nomme l'étrange personnage démon, tentateur, diable et Satan. Ces noms signifient tous une même réalité en introduisant chacun une nuance : Diable est l'équivalent en grec du mot hébreu Satan qui signifie "adversaire". Diabolos, en grec, désigne celui qui inspire la haine ou l'envie, celui qui désunit, le calomniateur. Le terme démon quant à lui vient du latin "daemon". Il a été repris en latin de l'Église pour désigner le diable, mais à l'origine dans le monde romain, ce mot désignait plutôt une divinité intermédiaire, comme un bon ou un mauvais génie. Ce personnage est donc nommé comme le diviseur, le calomniateur, l'esprit mauvais, le tentateur. Le nom de "tentateur" est lui aussi très important. La tentation, c'est cette insinuation qui joue sur notre désir et nous détourne du chemin que l'on s'est fixé.

Pour employer un exemple : le tireur à l'arc se concentre pour atteindre le centre de la cible. Mais si sa concentration est mise à mal par une distraction, alors le tireur va rater la cible. Le péché, c'est se laisser détourner du chemin du bien. Le tentateur gagne, lorsqu'il nous détourne de notre chemin, de notre but.

Jésus part au désert, pour être tenté, nous dit Matthieu. Le tentateur va s'appuyer sur trois désirs ancrés au cœur de tout homme : calmer sa faim, s'assurer de l'existence de Dieu en lui lançant des défis, et être reconnu des hommes et posséder le pouvoir. Le tentateur fait porter son attaque sur la faiblesse de Jésus qui a faim. Et il s'en sert pour mettre la désunion entre Jésus et Dieu, en refermant Jésus sur son désir. Jésus répond à chaque tentation en s'oubliant lui-même, en mourant à son désir et en orientant son regard vers Dieu, source de tout bien. Et il sort vainqueur de la tentation.

Le combat n'est pas un combat contre un être physique, le combat est spirituel, contre un esprit qui nous désunit en nous-mêmes et remet en cause notre chemin. Celui-ci nous

est montré clairement par le Christ : « *Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimé !* » ; « *Pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime !* »

Ainsi, le diable, Satan n'est pas un être de chair et de sang, contre lequel nous aurions à lutter physiquement. Il est celui qui nous ferme sur nous-mêmes, celui qui nous coupe de Dieu, de l'Amour, celui qui fait gonfler entre nous et les autres notre orgueil ou nos désirs mal maîtrisés. Il est celui qui finalement nous isole en un désert glacé, là où nous sommes en guerre contre tout autre.

Nous, les chrétiens, nous croyons en Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur. Nous croyons que Dieu est Amour. Nous croyons que son Esprit nous vivifie et nous donne d'aimer comme Jésus aime. Ne nous désolons pas si la tentation nous fait frôler nos limites et tomber quelquefois. Dans le Christ, nous aurons toujours la force de nous relever, de demander pardon, d'apprendre à aimer.

Il est le Fils de Dieu !

Où est-il, celui qui t'a guéri ?

« *Dans le Seigneur, vous êtes devenu lumière ! Vivez comme des fils de lumière - or la lumière produit tout ce qui est bonté, justice et vérité - et sachez reconnaître ce qui est capable de plaire à Dieu !* » Voilà le conseil que l'apôtre Paul nous donne cette semaine (Ep 5, 8-14).

Lors de la prédication du 3^{ème} dimanche de carême, le père Philippe nous a parlé du péché. Il nous présentait le péché d'Adam comme une rupture de l'harmonie entre Dieu et les hommes. Il en va ainsi dans notre vie. Quand nous commettons une action mauvaise, ou disons une parole blessante, ce n'est pas seulement l'autre que nous atteignons, mais c'est aussi nous-mêmes. Car nous abîmons la relation d'amitié, ou simplement de respect, entre l'autre et nous. Pour rétablir la relation, il faudra passer par le pardon : le pardon donné ; le pardon reçu. L'histoire d'Adam et Ève nous révèle ceci : l'homme est fait pour vivre en harmonie avec Dieu, dans sa lumière. Et pourtant il est constamment tenté de briser cette harmonie.

Ce 4^{ème} dimanche de carême, l'aveugle-né nous parle de la difficulté d'accueillir le don de Dieu (Jn 9,1-41). Le péché, c'est de refuser la

lumière que Dieu donne. Nous préférons les ténèbres à la lumière. Peut-être parce que la lumière de Dieu révèle ce que cache nos ténèbres ?

Au début de cet épisode, l'aveugle est considéré comme pécheur par les disciples du Christ : « *Est-ce lui qui a péché, ou ses parents ?* » En ce temps-là, le handicap ou le malheur d'une personne étaient considérés comme la conséquence du péché de la personne ou du péché de ses parents. C'était une punition. Jésus dissipe une première ambiguïté : « *Ni lui ni ses parents !* ». De la même manière, il dira en Luc 13, 4 : « *Ces dix-huit personnes sur lesquelles est tombée la tour de Siloé, croyez-vous qu'elles étaient plus coupables que les autres ?* » Jésus nous invite à ne pas faire trop vite le lien de cause à effet entre le péché et la souffrance. Et reconnaissons que bien souvent, devant les difficultés de la vie, tous nous disons : « *mais qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu, pour que cette souffrance m'arrive ?* » Jésus voit clair. Il sait que cet homme est aimé de Dieu, et cela va se manifester. Les disciples sont mal voyants. Ils ne voient en l'aveugle qu'un pécheur, loin de Dieu.

Jésus nous invite à ne pas confondre péché et souffrance. La souffrance intervient dans nos vies comme une épreuve. L'épreuve de la souffrance nous met devant la tentation de la révolte ou du désespoir. La tentation n'est pas non plus le péché. Pour comprendre le sens de la tentation et du péché, il faut relire l'épisode de la tentation de Jésus au désert. Dans ce récit, le diable tente Jésus au moment où il a faim, quand il est faible. Jésus ne pèche pas, car au lieu de se replier sur son désir, il tourne son regard vers Dieu. Le péché consiste souvent dans cette démission de notre volonté, lorsque notre désir attisé par la convoitise nous coupe de l'amour de Dieu et du respect des autres. Dans ce repli sur nous-mêmes, nous ne savons plus où est Dieu ! Nous ne savons plus aimer vraiment les autres ! Nous sommes un peu perdu ! Le péché nous divise en nous-mêmes, et nous fait perdre le sens du bien.

Dans cet Évangile, une question est posée à l'aveugle : « où est-il, celui qui t'a guéri ? ». Les pharisiens de leur côté, vont dire : « celui-là, nous ne savons pas d'où il est ! ». Et l'aveugle de répondre : « C'est bien ce qui est étonnant, vous ne savez pas d'où il est, et pourtant il m'a ouvert les yeux ! ». L'aveugle s'est laissé rejoindre par le Christ. Il devient le témoin de cette rencontre et du don qu'il a reçu. Il est tout prêt à montrer le chemin vers le Christ ! Il répond aux questions qu'on lui pose, et il s'étonne de trouver face à lui des personnes qui ne se réjouissent pas avec lui de cette bonne nouvelle : « Jamais encore on n'avait entendu dire qu'un homme ait ouvert les yeux à un aveugle de naissance ! Si cet homme là ne venait pas de Dieu, il ne pourrait rien faire ! ». Ses interlocuteurs sont libres de refuser ou d'accepter le témoignage. Mais pourquoi donc n'acceptent-ils pas cette lumière ?

Devant la main tendue, devant le choix d'aimer, de faire le bien, nous pouvons rester obstinément fermé.

Le péché est une fermeture : notre orgueil nous barricade en nous-mêmes, et nous interdit d'accueillir la parole du Christ, de faire le pas de la réconciliation. Jésus lui-même dit : « je suis venu dans le monde pour une remise en question : pour que ceux qui ne voient pas puissent voir, et que ceux qui voient deviennent aveugles ! ». Le péché est un endurcissement du cœur, un refus d'accepter la lumière qui vient, un refus de reconnaître notre faiblesse, un refus de la main tendue par Dieu.

Aujourd'hui, l'aveugle-né nous invite à trouver le Christ, et à accepter le don de la lumière qu'il veut nous faire, à accepter de devenir voyant.

Albert Gambart



« Il y a une chose que je sais :
j'étais aveugle et maintenant je vois ! »

L'histoire mouvementée du Sacrement du Pardon !

C'est certainement le sacrement qui a revêtu les formes les plus diverses au cours de l'histoire de l'Église en Occident.

1) Lors des deux premiers siècles : au tout début (et encore pour St Augustin au 5^{ème} siècle), il n'y a que deux sacrements : le Baptême et l'Eucharistie. Le Baptême reçu à l'âge adulte confère le pardon des péchés, pardon donné une fois pour toutes.

Mais, compte tenu des persécutions, une question s'est posée : ceux qui avaient renié leur foi à cette occasion, s'étaient-ils exclus définitivement de la communauté ? Pouvait-on les "réconcilier" avec les fidèles ? Cela donna lieu à des débats assez vifs dans les communautés, certains étaient pour, d'autres farouchement contre.

2) Du milieu du 2^{ème} au 6^{ème} siècle : d'où progressivement la mise en place d'une "Réconciliation" (c'est le terme de l'époque) durant le 2^{ème} siècle, pratique qui durera officiellement jusqu'au 6^{ème} siècle. On n'y voit pas un sacrement en plus, mais plutôt "un second baptême" qui ne peut être reçu qu'une fois et qui concerne des péchés considérés comme très graves : reniement de la foi, idolâtrie, adultères, débauche sexuelle.

Une démarche longue et très coûteuse est proposée à ceux qui veulent renouer avec la communauté ; elle comporte plusieurs étapes : d'abord le pécheur va trouver l'évêque pour faire l'aveu de sa faute. Ensuite, il est accueilli lors d'une célébration dans l' "*ordre des pénitents*" ; il doit suivre un stage pénitentiel assez long (deux ans et plus) : revêtu d'un habit spécial, exclu de l'eucharistie, il doit jeûner, renoncer à beaucoup de satisfactions matérielles, s'abstenir de relations sexuelles, etc. Au terme, lors des célébrations du Jeudi ou Vendredi Saints, après imposition des mains par l'évêque, il est réintroduit dans la communauté. Mais le plus souvent, il doit continuer ses pratiques de pénitence.

Cette discipline était tellement dure que beaucoup attendaient d'être mourant pour s'y lancer, si bien que cette pratique tomba peu à peu en désuétude.

3) Du 6^{ème} au 13^{ème} siècle : une autre pratique prit naissance en Irlande au cœur des monastères. Des moines, par dévotion, se font volontairement "pénitents" sans avoir fait des fautes graves ; ils prennent l'habitude de se confier au Père Abbé ou à l'Abbesse de leur couvent ; ce n'était pas un rite institué par l'Église, mais un élan spontané. Pourtant, c'est cette pratique qui va peu à peu se répandre dans la chrétienté et remplacer l'ancienne façon de faire.

Désormais cette réconciliation peut avoir lieu plusieurs fois durant la vie, et même régulièrement. L'évêque ne peut plus suffire à la demande, si bien que tout prêtre est habilité à recevoir l'aveu et à prononcer la parole de pardon. Cela se fait en 3 temps distincts : en premier l'aveu de la faute, puis le pécheur entre dans une période de "pénitence" selon un barème fixé par l'évêque ; une fois la pénitence accomplie, le pénitent reçoit le pardon de ses péchés.

En 1215, le Concile de Latran IV consacra cette façon de faire. On met de plus en plus l'accent sur l'aveu et cette pratique, demandée au moins une fois l'an à tout chrétien, reçoit (pour longtemps) le nom de "confession".

4) Du 13^{ème} au 20^{ème} siècle : dès lors, l'accent est mis sur l'aveu des péchés, démarche pénible qui est considérée comme expiatoire. On change l'ordre des démarches : l'aveu est suivi immédiatement du pardon et la "pénitence" vient ensuite. On ne parle plus de "réconciliation", terme qui était en rapport avec la communauté, mais d' "absolution", insistant sur le côté individuel de ce qui devient une dévotion pour chrétiens fervents.

Les théologiens vont alors élaborer la doctrine des 7 sacrements, où la Confession prendra place. Plus tard, face à la Réforme protestante qui revient aux 2 sacrements primitifs, le Concile de Trente confirmera ces perspectives et donnera solennité au sacrement de Pénitence.

Peu à peu, à partir du 17^{ème} siècle, on crée un espace spécifique dans les églises pour vivre ce sacrement, avec l'invention des confessionnaux avec grille. Pour aider les pénitents, on élabore des "listes de péchés" destinées à "l'examen de conscience", avec des "tarifs" de peines correspondant à la gravité des fautes. Tout cela constitue un ensemble très codifié et très rigide. On vise davantage à faire naître la culpabilité du pécheur, que l'accueil de la tendresse de Dieu.

5) Depuis Vatican II : le concile, terminé en 1965, a voulu retrouver les richesses des anciennes traditions que la pratique récente avait peu à peu perdues.

Ainsi le rôle de la communauté, dans la conversion du pécheur.

On a rétabli avec bonheur les termes de "pardon" et de "réconciliation".

L'importance a été remise sur le don et l'amour de Dieu, plus que sur l'accusation du pécheur.

Aux listes de péchés, on a redonné la préférence à la Parole de Dieu dans la Bible.

On a offert aux chrétiens diverses formes de célébration de ce sacrement, individuelles et communautaires, et ces différentes façons de faire apparaissent comme complémentaires.

On a aussi repris conscience du nécessaire travail du temps pour entrer dans une démarche de conversion et de l'importance d'y entrer en communauté, porté les uns par les autres.

C'est donc une nouvelle étape dans la façon de vivre ce sacrement qui nous est proposé, quelle que soit la manière dont nous le recevons, personnellement ou en communauté.

Que nous apprend cette histoire mouvementée ?

- que l'Église dispose d'une grande capacité d'adaptation et qu'il serait triste de la figer dans des pratiques dites "de toujours".

- qu'elle a toujours vécu cette certitude d'avoir reçu du Seigneur le pouvoir de réconcilier les pécheurs et l'a traduite de bien des manières.

- que le fait de se reconnaître pécheur est une dimension essentielle de la vie de croyant, parce qu'elle révèle de quel amour nous sommes aimés, selon la parole de l'apôtre Paul aux Romains : « *la preuve que Dieu nous aime, c'est que le Christ, alors que nous étions encore pécheurs, est mort pour nous. Si, étant ennemis, nous avons été réconciliés à Dieu par la mort de son Fils, combien plus, une fois réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie.* » Rm 5, 8-10.

- Ce que nous rappelle ce sacrement chaque fois que nous le vivons, c'est que la vie de baptisé est une vie de conversion permanente, nourrie de la tendresse du Père et d'une vraie solidarité avec tous nos frères.

Et alors aujourd'hui, comment vivre le sacrement de réconciliation ?

On peut le vivre en communauté (des célébrations de réconciliation sont proposées à l'approche de Noël, de Pâques, et à d'autres occasions).

On peut le vivre personnellement en s'adressant à un prêtre à l'accueil.

En communauté ou personnellement, le sacrement se déroule en 4 temps :

1) Un temps d'accueil mutuel, à la manière dont Jésus accueillait les pécheurs.

Si le sacrement est vécu personnellement : se présenter, puis dire par exemple : « *Bénissez-moi parce que j'ai péché...* »

Le prêtre peut répondre : « *L'Esprit Saint vous a conduit jusqu'ici ; demandons-lui de nous éclairer l'un et l'autre, maintenant, pour célébrer en Église le pardon du Seigneur.* »

2) Un temps d'écoute de la Parole de Dieu : Ensemble nous nous interrogeons face à une Parole de la Bible.

Si le sacrement est vécu personnellement : avoir choisi auparavant un texte et s'être interrogé face à lui. Dire au prêtre : tel texte - qu'on peut relire à ce moment - m'a révélé mes manques et je m'en accuse ; préciser alors les actes, situations dans lesquels on se reconnaît pécheur.

3) La Parole de pardon transmise par le prêtre de la part de Dieu.

Si le sacrement est vécu personnellement : chaque fois que c'est possible, prêtre et pénitent prient ensemble, par exemple le Notre Père. Puis le pénitent peut dire : « *Mon Dieu, j'ai péché contre toi et contre mes frères, mais près de toi se trouve le pardon. Accueille mon repentir et donne-moi la force de vivre selon ton amour.* »

Puis, en imposant la main, le prêtre donne le pardon en disant :

« *Que Dieu notre Père vous montre sa miséricorde ; par la mort et la résurrection de son Fils, il a réconcilié le monde avec lui et il a envoyé l'Esprit Saint pour le pardon des péchés. Par le ministère de l'Église, qu'il vous donne le pardon et la paix. Et moi, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, je vous pardonne tous vos péchés.* »

Le pénitent répond : « *AMEN.* »

Si le sacrement est vécu personnellement, le prêtre alors invite à vivre un signe de conversion - prière, partage, effort pour sortir de soi-même, de ses habitudes, service du prochain, etc.

4) Un temps d'action de grâces pour le pardon : reconnaissance de l'amour de Dieu.

Si le sacrement est vécu personnellement on peut alors exprimer une action de grâces ; par exemple, le prêtre dit : « *Allez dans la paix et la joie du Christ !* » et l'on répond : « *Béni soit Dieu, maintenant et toujours.* » ou l'on peut dire ensemble le chant de la Vierge Marie : « *le Seigneur fit pour moi des merveilles. Saint est son Nom !* » ou reprendre un psaume.

Alain Patin

Proposition du groupe de lecture

Nourrir notre héritage spirituel au-delà des proverbes et idées reçues.

Voici une étude, un témoignage et deux livres historiques.



Jacques BRIEND, Michel QUESNEL

La vie quotidienne aux temps bibliques

Ed. Bayard, 2001 ; 237 p., 21,50 €

Le périodique Le Monde de la Bible avait confié à J. Briend et M. Quesnel une rubrique "vie quotidienne" à l'époque de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ces notices, et d'autres entièrement nouvelles, sont regroupées ici selon cinq thèmes : Habitat et objets privés, Alimentation et agriculture, Culture, rites et société, Administration et religion, Voyages et commerce. Description des modes de vie bien différents de ceux de notre temps. Nous les retrouvons dans les textes liturgiques établis selon trois cycles annuels, à travers lesquels nous nous fabriquons souvent une imagerie que ce livre peut éclairer ou rectifier.

Ainsi le talent enfoui par un mauvais serviteur (Matthieu, chapitre 25) pesait environ 25 kg, valait 6 000 deniers, le salaire d'un journalier agricole étant d'un denier par jour...

Pour que le brancard d'un paralytique (Marc, chapitre 2) puisse être déposé devant Jésus en passant par la terrasse, on ne démolit pas une partie du toit, on ôte les branchages qui le prolongent au-dessus de la cour des maisons modestes.

La Cananéenne qui supplie Jésus de guérir sa

filie (Matthieu, chapitre 15) fait allusion aux petits chiens qui mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. Ce sont en effet des chiens petits car il s'agit des tables basses placées à côté des divans où l'on s'allongeait à demi pour les repas dans les maisons des riches, et non de celles à hauts pieds devant lesquelles nous nous assoyons ...

Robert HOSSEIN

Lumières et Ténèbres.

Ed. Le Pré aux Clercs, 2002 ; 215 p. 15,10 €

Robert Hossein est né en 1927 de parents pauvres ; son père était persan, sa mère était russe. En voyant les grandes affiches annonçant son prochain spectacle, combien de personnes devineraient que ce metteur en scène connu est ce que l'on pourrait appeler un "fou de Dieu" ? Et pourtant il l'a prouvé avec deux titres "Un homme nommé Jésus" et "Jésus était son nom". Le livre qu'il vient de publier à 74 ans n'est qu'une suite de témoignages de la place que Dieu et le Christ ont prise dans sa vie. "Grâce à mon métier de saltimbanque je peux toucher des milliers de gens, leur transmettre le même appel à la tolérance, la justice et l'amour : « aimez-vous

les uns les autres ». Libre de ton et mystique à la fois, animé par une force de conviction certaine, ce livre reste très humain. « La foi, dit-il, "ça conserve". Essayez et vous m'en direz des nouvelles ».

Leonid GROSSMAN
Confessions d'un Juif
Ed. Phébus, 181 p. 18,14 €

Qui est donc Arkadi Kovner (1842-1909) dont Leonid Grossman (1888-1965) retrace le parcours ? « Je suis né dans une famille nombreuse et misérable où chacun maudissait l'autre pour le moindre quignon de pain ». C'était dans le ghetto de Vilna en Lituanie. Arkadi Kovner, intelligent, doué en musique et en poésie, a réussi à 18 ans à fuir l'enfermement intellectuel des écoles talmudiques et l'enfermement physique du ghetto. Autodidacte il apprend le russe, devient journaliste et pamphlétaire. Grand admirateur de Dostoïevski, s'inspirant de Raskolnikov (le héros de "Crime et châtiment") il vole une banque pour sauver une jeune fille malade qu'il aime et se retrouve en prison : deux ans à Moscou et deux ans en relégation en Sibérie. Une des plus passionnantes étapes de son existence mouvementée est sa correspondance avec Dostoïevski dont Leonid Grossman donne de longs extraits.

Écrit par un juif qui est passé au travers des persécutions staliniennes, ce récit est un écho puissant de la vie des communautés juives en Europe de l'est au XIX^{ème} siècle. Ses prolongements à notre époque sont évidents.

Cécile RASTOIN
Edith Stein et le mystère d'Israël
Ed. Ad Solem, 1998 ;167 p.

Sœur Cécile, moniale au Carmel de Montmartre, a écrit ce petit livre à partir de son travail de traduction de "Source cachée" et de "L'histoire d'une famille juive". Les événements et ceux de sa vie personnelle entre 1932 et 1942 amènent Edith Stein à approfondir sa réflexion sur les rapports entre judaïsme et christianisme. Dans la pensée de cette femme juive, philosophe, convertie et devenue carmélite puis morte en déportation au milieu de son peuple, l'auteur décèle l'intuition prophétique des rapports qui se développent entre ces deux communautés après Vatican II. En voici un passage : "La canonisation d'Edith Stein est un appel pressant à tout catholique, et à tout homme de bonne volonté, de s'approcher en tremblant d'Auschwitz. S'en approcher non pas pour se laisser happer par le désespoir mais pour devenir serviteur de la Parole afin que jamais plus aucun être ne soit jeté dans ce gouffre toujours ouvert... L'Église avance, lentement, sur un chemin de repentance, non pas tournée vers le passé mais dans l'apprentissage d'une humilité communautaire à l'égard de l'olivier franc d'Israël. Je pense qu'Edith est une parole qui guide l'Église sur ce chemin. Puisse-t-elle conduire l'Église à y avancer plus."

Edith Stein

Les médias chrétiens à Paris

Les Journées Chrétiennes de la Communication nous donne l'occasion de faire découvrir aux chrétiens les différents médias et de prier ensemble pour les hommes et les femmes qui travaillent dans les médias et la communication. Dans cet esprit, vous trouverez ci-dessous quelques lignes de présentation sur chacun des médias diocésains.

KTO

Télévision catholique KTO diffuse des temps de prière, retransmet des événements exceptionnels liés à l'actualité, débat des grandes questions de la société et de la vie de l'Église, produit et diffuse des documentaires et des magazines. Cette chaîne catholique ne s'adresse pas qu'aux catholiques, mais également à tous les "chercheurs de sens".

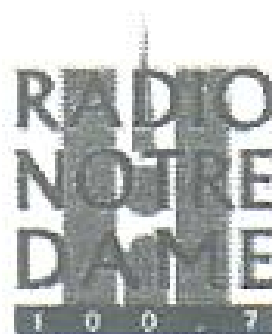
Comment recevoir KTO : 08 92 68 05 86 (0,34€/minute)

www.ktotv.com

RADIO NOTRE DAME

Radio Notre Dame, 100.7 à Paris, a 20 ans. Aujourd'hui, c'est 120 000 auditeurs par jour en Ile de France. Chaque jour, la mission de Radio Notre Dame est de vous informer et de vous accompagner par la prière, la méditation, des temps d'enseignement et de formation.

www.radionotredame.com



PARIS NOTRE DAME

Diffusé par abonnement à près de 10 000 parisiens, Paris Notre Dame propose chaque semaine : des reportages de proximité sur les paroisses, leurs activités et initiatives. Des portraits et témoignages, le Bloc-Notes des évêques auxiliaires et vicaires généraux du diocèse, les textes essentiels du cardinal Lustiger. Les informations officielles du diocèse et l'agenda des activités organisées par les services, mouvements, communautés, groupes de prière présents dans le diocèse. Tél. 01 56 56 44 10

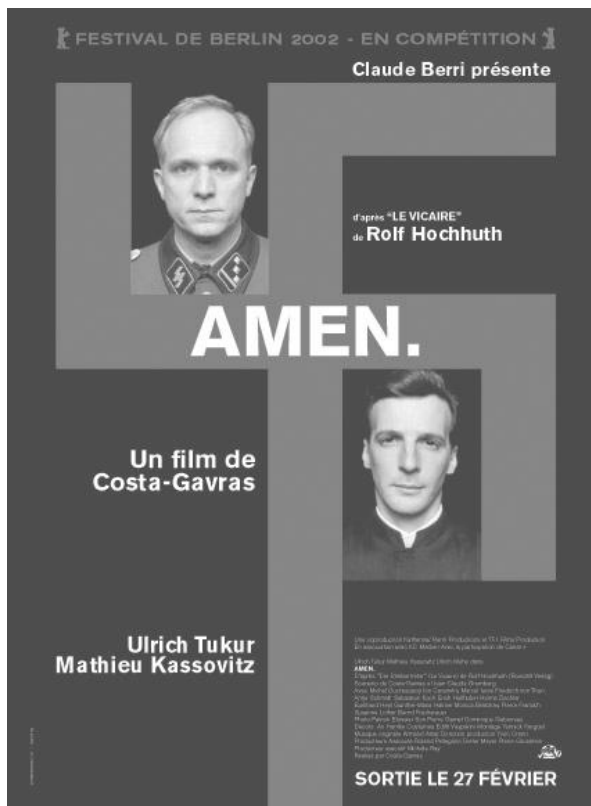
WWW.CATHOLIQUE-PARIS.COM

Le site internet du diocèse permet de retrouver les horaires des messes, les cycles de conférence, les visites et concerts Art Culture et Foi de toutes les paroisses parisiennes, les programmes de l'École Cathédrale, la présentation des services diocésains et toute l'actualité de l'Église catholique à Paris.

Marie Baudouin
Service de la communication
de l'archevêché de Paris

AMEN.

Un film de Costa Gavras d'après une pièce de théâtre *Le Vicaire* de Rulf HOCHLUTH (1963).



Après la scène du suicide d'un jeune pour manifester sa rage devant l'indifférence politique face aux troubles des systèmes fascistes, le film nous place d'emblée en pleine seconde guerre mondiale. Un officier allemand, Kurt GERSTEIN, engagé par les nazis pour les services de la désinfection, se rend compte de l'utilisation finale de son célèbre gaz Zyklon B : il servira à l'extermination rapide des juifs dans les trop célèbres chambres à gaz des camps de concentration, faussement connus comme des camps de travail forcé. Protestant convaincu et témoin privilégié de cette horreur, Kurt GERSTEIN cherchera un

porte-parole efficace pour dénoncer cette pratique inhumaine et défendre la cause des familles juives. Sa requête auprès de l'ambassadeur suédois à Berlin n'arrivera pas à son but, celui de faire entendre la voix des alliés pour arrêter la marche de la mort. Sa démarche le mènera jusqu'au nonce apostolique à Berlin qui ne pourra que se méfier d'un officier SS rendu à la cause des juifs détestés par le système nazi. Pourtant, un homme entendra sa défense : il s'agit de Riccardo FONTANA, secrétaire du nonce en Allemagne. Tout le film se bâtira désormais sur ce double combat pour arrêter les trains de la mort vers les camps : un combat qui les conduira tous deux à donner leur vie pour cette cause. Kurt GERSTEIN, une individualité dans un système nazi clos, laissera son témoignage après s'être pendu à la fin de la guerre, témoignage qui sera la principale preuve de la réalité des camps d'extermination ; Riccardo FONTANA, devant le silence de la Curie romaine, principalement de Pie XII, portera l'étoile jaune des juifs et mourra en camp de concentration, signifiant ainsi son désir de partager la condition des déportés.

Ce film d'un peu plus de deux heures a l'indéniable qualité cinématographique des films de Costa Gavras. Ici, la reconstitution historique tant des lieux ou des costumes que de l'ambiance lourde dans un temps de guerre est remarquable. Les acteurs (Ulrich TUKUR pour Kurt GERSTEIN et Mathieu KASSOVITZ pour Riccardo FONTANA) jouent admirablement

bien leur rôle pourtant difficile et plein de nuance. Le rôle symbolique des trains à bestiaux utilisés pour exporter les juifs, tour à tour vides et pleins, rythment la marche du film et scandent, comme une machine bien huilée, la mécanique inexorable de deux institutions : le nazisme et l'Église. La thèse que défend Costa Gavras dans la plupart de ses films apparaît ici avec éclat : l'institution empêche la liberté des personnes et rien, sinon le témoignage de la mort, ne pourra enrayer cet état de fait. Ce film est un avertissement à notre société qui court le risque du système d'autant plus pernicieux que discret. Devant une absence actuelle d'éthique, le problème de notre compromission ou de notre résistance est avancé. Que faut-il faire ? Chercher de l'aide ? En désespoir de cause, se donner la mort en signe de contestation ? Garder le silence en attendant des jours meilleurs ? Le mérite de **Amen** est de nous poser les bonnes questions face à la réalité qui nous entoure.

Toutefois, puisque ce film nous pose des questions, nous pouvons, à notre tour, l'interroger par rapport à certains aspects que je voudrais aborder maintenant. Commençons par l'affiche : reproduite en noir et blanc au début de notre article, on peut y voir une croix gammée en rouge vif dans l'original, signe de violence et de sang. Une des branches de cette croix se déplie pour former une croix chrétienne, signe du mystère pascal du Christ. La confusion des deux est objet de scandale : comment peut-on faire un amalgame aussi fort entre le nazisme et le christianisme, l'un symbolisant la haine et la mort, l'autre représentant la vie donnée ? La réaction des Évêques de France a été immédiate. Mgr RICARD, président de la Conférence des Évêques de France, dira : « je ne peux qu'exprimer douloureusement combien l'affiche du film « Amen » blesse gravement la sensibilité des catholiques. Cette provocation ne peut qu'être dénoncée

par tous ceux qui sont attachés à la dignité humaine, à la liberté religieuse et au respect des croyances. ». « C'est utiliser la violence, la haine, comme un signe provocateur pour faire vendre un film » affirmera le Cardinal LUSTIGER, lui-même fortement blessé, on le comprend, par ce double symbolisme. L'auteur de l'affiche, l'italien Oliviera TOSCANI, a rempli son rôle : faire parler du film par tous les moyens, y compris celui de la provocation et du scandale. Ce fait nous semble néanmoins regrettable, puisque le film en tant que tel n'a pas l'intention de présenter l'Église catholique comme antisémite ou nazie. Il fait preuve, au contraire, de plus de subtilité que ne pourrait le faire croire TOSCANI.

Une autre critique doit être prise en compte à propos du film : un premier regard pourrait laisser entendre que nous sommes en présence d'un film historique, ce qui n'est que partiellement vrai. Autant le personnage central Kurt GERSTEIN, officier SS cherchant la défense des juifs, a réellement existé (son rapport sur les camps et l'extermination des juifs peut se lire dans le *Bulletin du Centre français de Jérusalem* aux Editions Florent Bayard), autant le jésuite Riccardo FONTANA est totalement romancé et repris de la pièce de théâtre « Le Vicaire » de Rolf HOCHHUTH, écrite en 1963. Pour Costa Gavras, le problème n'existe pas : il n'a pas voulu faire un film 'historique'. Sa démarche est autre : « c'est la question éthique qui m'intéresse. Un film n'est pas un documentaire historique. Ce n'est pas son rôle. « Amen » a l'ambition de poser des questions morales. Notamment celle de l'indifférence. » (entretien avec J-Y RIOU). De fait, personne ne contestera la réussite de son projet, et le thème de l'indifférence ressort avec force tout au long du film. Néanmoins, la réalité historique de son personnage principal, la fidélité du rendu scénique, la subtilité de la diplomatie romaine à cette époque si finement

analysée, sèment la confusion chez le spectateur. Et ce mélange un peu malsain fait porter le doute sur nombre de situations qui ont, ou non, vraiment existé.

Devant ce flou historique du film, notre réaction sera bien évidemment de savoir et de comprendre les enjeux du comportement de Pie XII durant cette période tourmentée. Une étude un peu sérieuse fait nettement apparaître la complexité du soi-disant « silence » du Pape face à la Shoah. La prolifération d'articles de toutes sortes dans des magazines très variés à propos du film montre l'acuité encore réelle de ce fait qui dérange. (On sait qu'une commission internationale d'historiens catholiques et juifs commençait à se réunir pour parler de cette période. C'était en 1999 : mais assez rapidement elle a dû interrompre ses travaux, tellement le sujet semblait épineux et douloureux). Pie XII se devait-il de dénoncer la barbarie des nazis ? Son attitude peut-elle être considérée comme une peur ? Comme une autre forme d'action ou une « indifférence » selon les propres termes de Costa Gavras ? Pourquoi n'a-t-il pas réagi publiquement ? Pour l'instant, les archives du Vatican restent fermées aux historiens : ouvertes pour la période de 1922 à 1939, elles seront à la disposition des chercheurs concernant la période qui nous intéresse qu'en l'an 2005. Nous ne pouvons donc qu'émettre des suppositions, lever des hypothèses.

Certains accuseront le Pape d'antisémitisme : jamais il n'a condamné ouvertement le comportement des nazis face aux juifs et aux tziganes. De plus, sa fonction de nonce à Berlin dans les années précédant son pontificat lui ont inoculé un amour inconditionnel de l'Allemagne. Une telle affirmation est évidemment excessive pour ne pas dire fausse. Pie XII aimait l'Allemagne mais non le régime nazi. Quant à son

antisémitisme, comment interpréter alors l'aide incontestable apportée aux nombreux juifs italiens réfugiés dans les couvents et autres maisons religieuses ? Son message-radio de Noël 1942, bien que n'utilisant pas directement le mot de « juif », est assez clair pour que Hitler ait pu se sentir concerné. (Une circulaire d'un SS datant de 1943 disait : « le Pape fait clairement allusion aux juifs. Il accuse virtuellement le peuple allemand d'injustice envers les juifs. ») On comprend néanmoins l'attitude de ces personnes qui ont peut-être perdu toute leur famille dans des camps de concentration et qui se révoltent contre tous ceux qui auraient pu, d'une manière ou d'une autre, enrayer les trains de la mort.

D'autres estimeront que la passivité de Pie XII relève de sa peur du communisme : seule la force nazie pouvait stopper le système athée en pleine croissance (n'oublions pas que la Révolution russe ne date que de 1917). Cet argument est plausible, on craignait plus le communisme que le nazisme bien que les deux aient été condamnés comme systèmes totalitaires ; rappelons toutefois la parole mémorable de Pie XII en 1941 : « je redoute Hitler encore plus que Staline ». L'idéologie communiste est plus dangereuse, mais l'homme Hitler est plus à redouter que Staline. Le comportement de Hitler se soldait par les nombreuses malveillances à l'égard des fidèles ou prêtres catholiques en Allemagne. La réaction face à la prise de parole des Évêques hollandais pour la défense des juifs a été très virulente. Hitler voulait supprimer l'Église et le Pape le savait. Aussi, qu'elle soit communiste ou nazie, la menace était réelle des deux côtés.

Alors pourquoi ce silence, pourquoi cet apparent mutisme devant le scandale ? Avançons quelques raisons qui ne resteront que des suppositions. Il est

difficile de ne pas tomber dans des anachronismes erronés, en particulier à propos des moyens de communication. La télévision n'existait pas encore, la radio en était à ses débuts, les trains n'allaient pas à des vitesses faramineuses. Pie XII savait-il à coup sûr la véracité des camps de concentration ? On lui avait parlé de camps de travail forcé, mais comment imaginer l'horreur d'une extermination radicale de toute une race qui représente des millions de personnes ? N'oublions pas que l'existence des camps n'a été découverte qu'après la guerre, tellement le système nazi travaillait en silence en semant le trouble et la terreur. Il semblait donc difficile de s'avancer sur un terrain dont les données n'étaient que parcellaires et incertaines. Une autre crainte pesait lourdement sur la conscience du Pape : celle des représailles contre les catholiques eux-mêmes. On connaît la rage d'Hitler contre les juifs : si Pie XII avait prononcé ce mot publiquement tout en le défendant, il est à penser que les actions du Führer n'auraient été que plus virulentes contre « la race maudite ». Et, qui sait, certainement aurait-il mené à la mort les représentants attitrés de l'Église, prêtres et Évêques, y compris les fidèles chrétiens catholiques (il aurait été moins dur avec les protestants, aucune hiérarchie externe à l'Allemagne ne les soutenant dans leur combat). Reste que le monde entier attendait une parole forte de l'autorité morale et spirituelle de l'Église. Entre la crainte de la folie de Hitler, le poids de tant de vies, et son rôle de guide des

consciences par un discours clair de condamnation, Pie XII a fait un choix. Était-il le bon ? Comment le savoir ? Aurait-il sauvé plus de vies qu'il n'en a sauvé par son silence ? Rien ne peut nous le dire puisque l'histoire ne se recommence pas. (Il s'est avéré qu'avec l'aide de l'Église, près de 800 000 juifs ont échappé aux griffes de la Gestapo. Le Pape a été remercié de son vivant par nombre de juifs qui lui devaient la vie. Ce n'est qu'après sa mort, vers 1960, que l'affaire concernant le silence de Pie XII a éclaté. Il devenait une figure idéale de bouc-émissaire de toutes les indifférences dans une société en perte de repères moraux et spirituels.)

Pour terminer, je voudrais rendre hommage au clin d'œil que nous fait Costa Gavras dans son film : un personnage est fictif, celui de Ricardo FONTANA. Or, secrétaire du nonce à Berlin, il ressemble étrangement, de par sa fonction, de par son amour de l'Allemagne, à Pacelli avant qu'il ne devienne le Pape Pie XII. N'est-ce pas là une image émouvante de l'idée du cinéaste sur ce qu'aurait fait Pacelli s'il n'avait pas été Pape ? Mais élu à la tête de l'Église catholique, le poids de sa parole et de son action avait un tout autre retentissement qui l'empêchait d'agir non en son nom propre, mais en tant qu'investi de la charge de l'institution.

Germain BEYLER



Pour aller plus loin :

- Histoire du Christianisme : n°7 sur Pie XII (mai 2001) et n°9 sur La Shoah et Pie XII (mars 2002).
- Pie XII et la Seconde Guerre mondiale d'après les archives du Vatican, Pierre BLET, Perrin, 1997 (le Pape Jean-Paul II a exceptionnellement ouvert les archives à cet historien jésuite pour qu'il en fasse une étude précise.)